

17 février 1961

Salon national de l'agriculture

Pour le peuple canadien, et surtout pour le peuple canadien-français, un Salon de l'Agriculture n'est pas que la manifestation publique des progrès et des tendances d'une industrie qui ne le concerne que de loin. Car, quelle que soit notre occupation actuelle, nous sommes tous d'origine agricole. Nous le sommes évidemment à des degrés divers, mais même ceux qui vivent maintenant et depuis longtemps dans les villes ont conservé une sorte de nostalgie de la vie rurale. Dans notre milieu, ce qui touche à la vie agricole intéresse aussi bien les cultivateurs que ceux qui n'ont jamais vécu sur une ferme; ces derniers ont le sentiment d'être familiers avec elle et aiment, à l'occasion, renouer connaissance avec certains de ses aspects. C'est pourquoi je suis assuré que le IXe Salon National de l'Agriculture remportera tout le succès qu'en espèrent ses organisateurs. C'est pourquoi aussi, à titre de Premier Ministre de la province dans laquelle se tient ce Salon de l'Agriculture, il me fait grand plaisir d'en faire ce soir l'inauguration officielle. Je profite de l'occasion pour inviter instamment toute la population à venir le visiter. Elle y trouvera grand profit et, j'en suis convaincu, sera impressionnée des progrès récents de la technique agricole. Elle verra combien demeure vivante notre plus ancienne et notre plus importante industrie primaire. Je désire également féliciter les organisateurs de ce Salon du travail utile qu'ils accomplissent. Pour le rendre possible, ils se sont assurés la collaboration d'un grand nombre de personnes et de groupes privés ou publics. Une telle collaboration constitue en quelque sorte la garantie du succès de l'entreprise commune à laquelle ils se sont consacrés.

Le Salon National de l'Agriculture comporte beaucoup de points de ressemblance avec les salons industriels, mais il s'en distingue aussi de plusieurs façons. Je crois que ce sont justement ces éléments distinctifs qui en font plus, et même beaucoup plus, qu'un Salon industriel ordinaire. D'abord, il répond à un besoin profond. Comme vous le savez, l'industrie agricole comprend des milliers et des milliers de producteurs individuels, dont l'exploitation est souvent de dimensions modestes et que parfois des distances assez considérables séparent les uns des autres. Isolés et aux prises avec des problèmes de marché, de revenus, de mécanisation ou de consolidation qu'ils ne peuvent individuellement résoudre à cause de la multiplicité même de leurs entreprises, il faut aux cultivateurs des occasions de se réunir, des occasions de faire le point et d'étudier ensemble les solutions possibles aux difficultés qui les assaillent. Bien entendu, le Salon National de l'Agriculture n'est pas la seule occasion de ce genre; les efforts d'un organisme comme l'Union Catholique des Cultivateurs, ceux des nombreuses coopératives, ceux aussi des associations de producteurs, concourent tous au même but général par des moyens différents. Mais le Salon de l'Agriculture ajoute un élément nouveau: il s'adresse à toute la classe agricole et à tous ceux qui y sont reliés par des attaches économiques comme les fabricants de machinerie ou les commerçants. Il leur fournit une possibilité de rencontre et d'échange de vues profitable. Il permet aussi au grand public de comprendre mieux la nature et la complexité de l'exploitation agricole moderne.

Le Salon est donc conçu à la fois comme un instrument de publicité et comme un instrument d'éducation. L'aspect publicitaire se retrouve dans tous les salons industriels, et vous pouvez le voir présent ici dans les exhibits de machinerie agricole que tous les cultivateurs ont grand intérêt à visiter attentivement. L'effort éducatif se constate partout et vise tout autant le producteur, que le commerçant ou le grand public. Au Salon de l'Agriculture, le producteur, c'est-à-dire le cultivateur se tient au courant des développements récents dans le domaine de la machinerie, se familiarise avec de nouvelles méthodes de production, apprend le résultat d'expériences conduites ailleurs et découvre de nouveaux moyens d'écouler ses produits sur un marché toujours plus vaste, mais aussi toujours plus concurrentiel. Le commerçant, de son côté, s'instruit sur le processus de la production, sur les nouvelles variétés de produits, sur les problèmes de la concurrence entre produits et entre régions agricoles ou sur ceux qui découlent du climat et du transport des produits de la ferme. Cependant, tout cet effort éducatif serait notoirement incomplet s'il n'englobait pas le grand public. À ce propos, le Salon rend un grand service à toute l'industrie en apprenant au public consommateur ce qu'est l'agriculture moderne et ce qu'elle produit, et en l'incitant par l'intérêt qu'il suscite chez lui à une consommation plus considérable des produits de la ferme et surtout de ceux qui, jusqu'à présent, ont moins bénéficié de ses faveurs pour une raison ou l'autre. Je crois bien que ce n'est pas par hasard que le Salon de l'Agriculture a lieu non seulement dans un centre urbain, mais dans la métropole du pays, plutôt, par exemple, que de se tenir au cœur d'une région agricole. Je sais bien que les facilités de transport et d'exhibit de même que la proximité des marchés et des producteurs de machinerie agricole sont pour quelque chose dans le choix de Montréal. J'ai aussi l'impression qu'on a voulu atteindre le plus de consommateurs possibles, et surtout qu'on y a réussi.

Le Salon de l'Agriculture, pour réaliser son œuvre, avait nécessairement besoin de la coopération des organismes privés ou publics qui s'intéressent à l'agriculture. Cette collaboration, il l'a reçue, grâce au travail immense de ceux qui ont la responsabilité d'organiser cette manifestation annuelle. Le dépliant publicitaire préparé pour le Salon de cette année montre que de nombreuses entreprises ont prêté leur concours à cette manifestation. C'est également le cas d'un grand nombre d'associations rurales ou patriotiques. Je note par exemple l'enquête concours sur la famille terrienne, commanditée par la Fédération des Sociétés St-Jean-Baptiste du Québec. Il y a aussi l'apport des Cercles de Fermières, de l'Union Catholique des Femmes Rurales, de l'Association des techniciens en industrie laitière et évidemment celui de l'Union Catholique des Cultivateurs. Je pourrais nommer beaucoup d'autres collaborateurs à ce Salon, mais la liste en serait trop longue. Vous verrez d'ailleurs leur présence en parcourant ce Salon et en suivant les diverses activités qui sont prévues au programme.

Il me fait plaisir de souligner en passant l'intérêt que le gouvernement de la province a accordé à cette entreprise. En effet, six des ministères du gouvernement se partagent ici dix-huit kiosques. Je vous invite à les visiter. Vous y trouverez une mine de renseignements aussi bien sur l'agriculture, ce qui est tout à fait normal dans un Salon agricole, que sur les pêcheries, l'électrification rurale, les mines ou la protection de la santé. Je suis heureux aussi de remarquer la participation du ministère fédéral de l'Agriculture, dont le titulaire est d'ailleurs parmi nous ce soir. Tout cela démontre l'attention que l'État, au niveau fédéral ou

au niveau provincial, apporte à des initiatives privées dont le but immédiat ou éloigné est de provoquer une prise de conscience par un milieu donné, de ses problèmes et de ses ressources.

Le Salon de l'Agriculture conduit en effet à une telle prise de conscience. Celle-ci est double. Les citoyens, d'une part, y saisissent mieux l'importance que revêt pour eux et pour notre économie toute entière l'industrie agricole avec laquelle ils ne sont en contact que par les produits qu'elle leur fournit pour leur consommation quotidienne. D'autre part, chez les cultivateurs et c'est d'après moi ce qui est primordial, leur prise de conscience les incitera à être fiers du rôle qu'ils jouent dans notre économie et de la place qu'ils occupent dans notre société.

On a souvent parlé, au Canada français, de la place du cultivateur et du rôle de l'agriculture dans notre société. Je n'ai pas l'intention, ce soir, de m'arrêter à un sujet aussi vaste. Je voudrais seulement, en terminant, insister sur une idée qui n'est certes pas nouvelle, mais sur laquelle je trouve qu'on ne revient jamais assez.

On a fait remarquer, avec beaucoup de justesse, que l'agriculture avait été, dans le passé, le facteur le plus important de la survie nationale du peuple canadien-français. Elle a en quelque sorte isolé le Canada français des influences qui auraient pu s'attaquer à ses traits culturels et profonds. D'une certaine façon, l'agriculture a été la pierre d'achoppement d'un processus d'assimilation presque inévitable chez tout peuple minoritaire.

Ce qui est peut-être plus important encore, c'est que la vie rurale et agricole a transmis aux Canadiens français une façon de vivre et de voir les choses qu'on continue de percevoir même dans le comportement de ceux qui vivent depuis longtemps en milieu urbain. Elle a aussi donné à notre peuple la grande stabilité que les observateurs reconnaissent facilement à ses attitudes en matière religieuse ou sociale. Conscient du rôle qu'elle a joué dans notre histoire, le gouvernement de la province reconnaît aussi l'importance économique que revêt, pour le Québec, son industrie agricole. Il a fermement l'intention de ne pas se dérober à la responsabilité qui lui incombe de la protéger, mais ne le fera pas toutefois en lui créant un cadre artificiel qui pourrait engendrer la stagnation. Évidemment, il existe certaines formes de production, certaines valeurs sociales et économiques, qu'il faut conserver. La ferme familiale entre dans cette catégorie et le gouvernement entend bien l'aider à s'aider elle-même. Mais, il verra à donner à l'agriculture les moyens de faire face aux problèmes nouveaux provoqués par l'expansion économique de la province et du pays.

En agissant ainsi, le gouvernement n'empêche pas, comme certains l'ont dit, le déclin nécessaire d'une industrie périmée, dépassée par les événements. Au contraire, il ne fait que remplir son devoir en permettant à la plus stable, à la plus noble et à la plus indispensable des industries humaines de prospérer dans un monde qui a, malheureusement, peut-être tendance à oublier trop facilement les services insignes qu'elle lui rend.